



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Les variations de la mode, en ramenant le luxe des bijoux, a fait créer en ce genre des nouveautés charmantes : des colliers avec leurs boucles d'oreilles en turquoise mêlée de marcassite, en petits camées de coraux, en coquilles de Nice, encadrés dans des perles d'argent, et des incrustations d'émaux et d'or produisant des chaînes d'anneaux enchâssés l'un dans l'autre, qui sont du plus charmant effet.

Ceci est en dehors de la bijouterie riche, où apparaissent les perles et les diamants ; mais la fantaisie devait s'emparer bien vite de ce nouveau goût manifesté dans nos élégances, et qui se propage bien vite dans tous les pays.

Ainsi, dans ce genre, la maison Melnotte<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> 23, Old-Bond street.

à Londres, qui la première possède toutes les innovations parisiennes, a reçu des envois charmants.

Il en est de même de ces collections de chaussures et de pantoufles d'hiver dont elle possède en ce moment la plus complète collection. Les *pantoufles-bottines* en velours bleu ou vert, garnies de rouleaux de martre, si commodes pour porter chez soi ; celles en satin, piquées, ouatées, que l'on met par-dessus ses petits souliers pour aller au spectacle ; celles appelées *douillettes* lorsqu'elles sont doublées de satin, piquées et ouatées ; tout cela réunit à la fois le luxe et le confort des plus utiles chaussures. Viennent après les pantoufles Molière en velours marron ou noir, doublées de satin rose, ayant un grand nœud au-dessus du pied ; les petites pantoufles Pompadour roses ou bleues, avec leur garniture de



petits plissés roses ou blancs, ou garnies de dentelle; tout cela, dans la maison Melnotte, s'adjoint aux autres nouveautés de broderie, coiffure, rubans et ganterie de la fashion parisienne.

Nous citerons surtout des coiffures en jais, en perles, en ruban, dont la gracieuse simplicité convient aux fêtes de famille qui se donnent dans quelques cercles intimes, et dans les châteaux où se réunissent les aristocraties élégantes restées à la campagne.

Un des succès de la maison Melnotte est celui des corsets Josselin, dont les dépôts, envoyés par la maison de Paris, offrent toutes les facilités pour essais et commandes, envois, paiements et réclamations de tout ce qui concerne cet article.

Les corsets Josselin<sup>1</sup>, dont la grande réputation n'a plus besoin d'éloges, sont surtout appréciés par les dames anglaises, dont les tailles, si généralement belles, semblent faites pour adopter les corsets Marie de Médicis, l'une des dernières et des plus remarquables créations en ce genre, et sans laquelle nos plus fameuses couturières hésitent à assurer le succès des toilettes de bal et de grande parure.

C'est qu'à la vérité il nous faut convenir ici que jamais corset ne réunit plus de perfections que celui que nous venons de nommer, et que le talent de M<sup>lles</sup> Josselin, si admiré déjà dans la création des corsets Vatteau, andalous, amazone, etc., s'est surpassé encore dans celui connu sous le nom de Marie de Médicis.

On en a exécuté un grand nombre la semaine dernière pour les bals qui ont eu lieu à l'Hôtel de ville, au Jardin-d'hiver, chez M<sup>me</sup> de Hel..., qui avait réuni dans ses salons de la Chaussée-d'Antin tout ce que ce quartier possède encore de femmes jeunes et élégantes.

Quant aux descriptions des toilettes, nous ne pouvons, cette fois, mieux faire que de renvoyer aux détails de la fête que nous relatons aujourd'hui.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

*Toilettes de soirées.* — N° 1. Robe en satin ou brocart garnie de dentelles noires pla-

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 13.

cées en spirales sur le devant du jupon, de manière à former tablier; manchettes forme pagode, et fichu à longs bouts noués sur le milieu du corsage. Coiffure formée d'une dentelle noire et d'une rose enlacées dans les tresses de cheveux.

N° 2. Robe en taffetas d'Italie, ornée de petites blondes froncées et étagées, de manière à former tablier sur le devant du jupon, larges revers sur le corsage, et manches demi-longues; en dedans du corsage, une guimpe en blonde; sur les garnitures du jupon, des choux de rubans échelonnés. Coiffure à la *Marie Stuart* en barbes de blonde et fleurs d'églantiers.

ERRATA. — A l'explication des planches de broderies et patrons, page 4, ligne 41, lisez : *pelote* au lieu de *petisse*. — Même page, ligne 59, lisez : *tout fait* au lieu de *tout à fait*.

#### HOTEL CONSTANTIN.

Aux temps prospères de notre luxe, l'ouverture du nouvel établissement des fleurs de Constantin eût été toute une ovation dans la mode.

En ces temps brillants où l'art n'avait pas dédaigné de porter ses perfections sur les plus gracieuses futilités de l'élégance, les fleurs de Constantin étaient apparues avec le fini délicat qui les plaçait au-dessus de tout ce que, jusqu'à ce jour, on avait créé en ce genre.

Depuis lors, elles ont conservé leur supériorité incontestable, et la renommée qui les rendait souvent préférables à un joli joyau était comme une magie, tant étaient grands leurs charmes et leur inimitable beauté.

Malheureusement, les salons où brillaient ces belles fleurs se sont isolés des femmes qui les portaient; et avouons avec regret que c'est dans des cours étrangères que les élégances qui nous ont abandonnés se parent aujourd'hui des plus magnifiques guirlandes et parures de fêtes portant le nom de Constantin.

A nous sont restés toutefois ces milliers de charmantes productions que la mode trouve toujours moyen de placer dans les dentelles, sur les cheveux, au corsage d'une jolie femme.

Cet assemblage si piquant des fleurs



les plus simples et les plus luxueuses, ce parterre cosmopolite où chacun trouve ce qui lui plaît, nous pouvons l'admirer aujourd'hui dans toute sa distinction dans l'hôtel coquet et parfumé où se sont transportés les salons de Constantin.

Ces salons, plus élégants encore, plus grandioses que ceux où, depuis sept ans, sont apparues tant d'admirables productions, sont dignes de tous les hommages de la mode et du goût, et appelés à recevoir toutes les aristocraties de l'élégance, — seule aristocratie qui résiste à tout, parce qu'elle est un bienfait pour l'industrie et la protection bienfaisantes des classes ouvrières.

On peut apprécier cette profonde vérité en voyant les intéressants ateliers de Constantin<sup>1</sup>, — ateliers où, en dépit de toutes les tribulations qui nous ont assiéges, et sans égard à ses propres intérêts, il a conservé le même nombre de jeunes ouvrières, et sauvé peut-être ainsi bien des avenir.

Voici la première heureuse variation qui s'est opérée dans l'industrie parisienne depuis la révolution; et puisse l'exemple de l'estimable artiste qui, par son courage, a soutenu tant de travaux utiles à l'existence d'honorables familles, être récompensé par de nouveaux succès semblables à ceux qui ont fait la gloire de son nom !

### UNE FÊTE.

Enfin voici une fête qui répond aux regrets que nous exprimions de la désertion des plaisirs dans le monde parisien !...

Le bal qui a eu lieu à l'Hôtel de ville ne pouvait être autrement que très-nombreux, très-varié dans son luxe, dans son personnel, dans ses élégances.

Nous ne parlerons point de l'animation de la danse, de la beauté des salons, de la réunion des autorités les plus marquantes de Paris, relations toujours les mêmes lorsqu'il s'agit d'une fête officielle.

Nous nous bornerons donc à raconter l'ensemble des toilettes, dans lesquelles dominaient surtout les robes de crêpe et de tulle à double jupe, ornées par des attaches de fleurs ou de rubans. Avec ces

toilettes, beaucoup de coiffures se composaient de fleurs; des guirlandes à la Marie Stuart descendaient un peu en pointe sur le front, et relevées de chaque côté, de manière à entourer les boucles ou les bandeaux.

Des bouquets de fleurs placés très en arrière sur le côté, ayant des branches flexibles, retombaient en gerbes sur le cou. Avec ces coiffures, on voyait quelques peignes de diamants ou de perles.

Un autre genre était formé de guirlandes à la Mancini, en fleurs délicates, telles que muguet rose ou blanc, petits œillets de Chine ou roses pompons dans les touffes desquelles scintillaient capricieusement de petits feuillages ou ornements de diamants. M<sup>me</sup> L..., jeune femme aux cheveux blonds et au joli visage, avait ainsi une couronne en petits boutons de roses.

Dans ces boutons de roses étaient placés çà et là quelques petits épis en émeraudes. Sa robe était en taffetas rose, recouverte de deux hauts volants d'Angleterre; le premier partait de la ceinture; la berthe et les pagodes également en angleterre. Sur le devant du corsage, un gros bouquet de boutons de roses attaché au bas par un nœud formé de perles et d'émeraudes; les bouts de ce nœud terminés par deux longs glands tombant jusqu'à la pointe du corsage. La sœur de M<sup>me</sup> L..., délicieuse brune, jeune femme, avait une robe de tulle illusion à large ourlet, composée de trois jupes superposées, les deux premières jupes relevées de chaque côté par des touffes de pâquerettes blanches; le corsage drapé, orné sur le devant d'un bouquet de pâquerettes blanches descendant en pointes vers le bas du corsage, où elles étaient attachées par un nœud de rubis formant parfaitement le ruban.

Sur la tête, une guirlande toute ronde des mêmes fleurs, et les cheveux de derrière ne formaient qu'une grosse tresse tournée, traversée par deux épingles napolitaines à tête, et long gland de rubis retombant jusque sur la nuque. Les bandeaux, très-courts et découvrant entièrement l'oreille, laissaient voir de charmantes boucles d'oreilles forme croissant, toutes recouvertes de rubis. Ces deux jeunes femmes ont été beaucoup remarquées par la distinction de

<sup>1</sup> Rue de la Chaussée-d'Antin, 7.



ces deux toilettes. — Une très-jolie Espagnole avait une robe en crêpe, bouton d'or, ayant de chaque côté deux guirlandes de fleurs partant de la ceinture et s'arrêtant aux genoux, où elles formaient un bouquet dont les feuilles très-longues et très-flexibles, retombaient jusqu'au bas de la robe. Ces fleurs étaient en velours poncé nuancé, et leur verdure légère et brillante se combinait pour s'harmoniser admirablement avec le bouton d'or. Le corsage était à draperie et les manches à double godet, dont celui de dessous formant pagode. Elles étaient relevées depuis la saignée par une très-délicate guirlande de fleurs semblables à celles de la robe, et même bouquet sur le devant du corsage.

Dans la coiffure, deux bouquets en fleurs de diamants étaient placés de chaque côté des oreilles, à l'endroit où se terminaient deux bandeaux de cheveux noirs excessivement bombés; les cheveux de derrière, retenus par un peigne ayant pour tête une seule rangée de diamants. De chaque côté du peigne retombaient des masses de cheveux bouclés qui semblaient faire suite aux bandeaux, qui n'étaient interrompus que par le bouquet de diamants dont nous avons parlé.

— Une robe en crêpe vert lumière sur jupon en taffetas de la même nuance; la robe relevée sur le devant par quatre rubans de satin partant de la ceinture et retenant au bas de la jupe quatre roses à feuillages longs et à brins d'argent. Les deux rubans les plus rapprochés du devant relevaient la robe un peu plus haut que les deux autres rubans, de manière à former le cintre. Sur le devant du corsage, qui était drapé, trois bouquets étages, formés d'une rose à léger feuillage d'argent. — Le premier bouquet, partant de la pointe du corsage, était le plus petit, et deux bouquets semblables, placés au bas de très-petites manches de crêpe, relevaient une magnifique pagode en blonde soie et argent. — Sur la tête, une guirlande de roses sans feuilles venant s'attacher par derrière sous une torsade formée par une petite barbe de blonde d'argent dont les bouts retombaient de chaque côté sur le cou.

— Une robe en crêpe blanc garni de trois rangées de volants pareils, festonnés en

soie plate. Sur ces volants étaient posés, légèrement froncés, deux autres petits volants pareils. Chacun de ces triples volants, relevés par intervalle de manière à former draperie, est soutenu par un bouquet de pavot double nuancé. La berthe du corsage, recouverte de petits volants festonnés, et ouverte sur les épaules de manière à laisser passer des nœuds de pages à bouts flottants en satin blanc. Un bouquet de pavots sur le devant de la poitrine, entre la séparation de la berthe, qui s'évase beaucoup de chaque côté.

La coiffure à l'anglaise, descendant en boucles très-basses; et le chignon de derrière, relevé par un peigne d'écaille à haute galerie à jour, était terminée de chaque côté par deux pavots de couleurs différentes descendant jusqu'aux oreilles.

— Il y avait beaucoup de robes de taffetas roses ornées de volants d'Angleterre ou d'Alençon, avec berthe et pagode pareilles. Cette élégance toute simple, et si utile dans une toilette de femme, attestait que Violard<sup>1</sup> avait fait les plus grands frais des costumes de ce bal.

— Nous citerons aussi deux robes de jeunes femmes non dansantes, l'une en satin, à boutons d'or, et l'autre en satin verre-d'eau, ornées, sur toute la hauteur du jupon, de trois volants de dentelle noire. Au bas des manches, double pagode semblable; et sur le corsage, une charmante forme de berthe descendant très-bas par derrière et se relevant sur le devant de la poitrine où elles formaient un nœud terminé par deux bouts qui flottaient comme des barbes de dentelles. — Pour séparer les coques de ce nœud, l'une avait une magnifique attache formant une rose de diamants entourée de ses feuilles; l'autre un petit oiseau dont le corps était en pierreries de toutes nuances, et les ailes en petits diamants, s'étalant de chaque côté.

Ces deux jeunes élégantes avaient sur la tête des coiffures sortant de chez M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>2</sup> pour la robe Jeanne; c'était un tout petit bord en velours noir sans fond, très-relevé d'une côté, et ayant de l'autre une plume blanche tournée de manière à

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>2</sup> Rue Luxembourg, 35.





20 Janvier 1849.

Barreau

2407.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Couffures des M<sup>l</sup>le de M<sup>l</sup>le Séguin, r. des Capucines, 5. Robes en velours épinglé par M<sup>l</sup>le Camille,  
 r. Choiseul, 15. Fleurs Chagot. Dentelles Violard. Etoffes Gayelin.*

*Messrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.*





ce que le bout vienne retomber sur le cou, très-près de la nuque.

Maintenant, pour la toilette verre-d'eau, la coiffure était un demi-turban en gaze blanche lamée, argent et or, placé très en arrière de la tête, et dont les hautes franges, d'une admirable souplesse, mélangées d'or et d'argent, retombaient très-bas d'un côté. Les cheveux du devant formant deux épais bandeaux, dont les bouts étaient terminés par une tresse tournée en spirale de chaque côté des tempes, et arrêtés au milieu par une épingle de diamants.

Une jolie robe de fantaisie était une robe de crêpe rose, dont la jupe était ornée d'une douzaine de petits volants en dentelle noire; au-dessus de chaque volant, un ruban de gaze rose était tuyauté à la vieille, et deux échelles de nœuds de rubans formaient tablier de chaque côté du jupon; la berthe et les manches étaient superposées de petites dentelles et de ruches de rubans. Sur la tête, un petit bord de velours noir, orné d'un côté d'une rose, et de l'autre, sous la partie du petit bord qui se soulève, étaient placées des aiguillettes de diamants. Sur le devant du corsage, une rose retenait des aiguillettes de diamants, retombant en s'échelonnant jusqu'à la ceinture.

Dans la plupart des plus jolies toilettes, on reconnaissait le goût élégant et délicat de M<sup>me</sup> de Baisieux<sup>1</sup>, qui semblait avoir eu mission d'inaugurer par son gracieux talent la première fête de cet hiver.

M<sup>me</sup> Th... avait une charmante toilette, composée d'une robe de satin lilas entièrement recouvert de dentelle, et un bouquet de diamants dans les cheveux.

M<sup>me</sup> Dum..., une robe de brocart jaune avec ornements de nœuds de rubans sur les côtés, et pour coiffure deux bouquets de diamants de chaque côté des bandeaux.

M<sup>lles</sup> T..., trois jeunes et charmantes sœurs, portaient toutes trois des robes en crêpe bleu à trois volants pareils, corsage drapé, et couronnées de fleurs mélangées dans les cheveux.

Quelques toutes jeunes personnes portaient des robes de taffetas d'Italie blanc ou rose glacé, à volants découpés à l'emporte-pièce.

<sup>1</sup> Rue Sainte-Anne, 44.

En général, les femmes les mieux mises avaient à la main des éventails plutôt que des bouquets, et nous savons que la maison Duvelleroy<sup>1</sup> avait fourni, dans cette occasion, les plus piquantes et les plus nombreuses nouveautés.

Les gants se portent toujours très-courts, et ne dépassent pas le dessus du poignet, où ils sont arrêtés par un bracelet ou un velours à bouts flottants.

Les souliers étaient en satin blanc, et les bas de soie d'une telle finesse qu'ils semblaient de la dentelle. Cette élégance pouvait être admirée grâce à la mode des robes un peu plus courtes.

On a dansé jusqu'à quatre heures du matin, et, en résumé, cette fête a été brillante, animée, réunissant tout ce qui se trouve à Paris de beau monde, de jolies femmes et d'élégantes toilettes, et au milieu de ces fleurs, de ces parfums de Guerlain<sup>2</sup>, on reconnaissait enfin le Paris d'autrefois.

A la sortie du bal, c'était une foule de mantelets de cachemire blanc doublés de satin rose ou bleu, avec capuchons garnis de franges, des mantelets en satin noir doublés de peluche, etc.

Nous savons, du reste, que cette fête avait déjà été précédée par une grande soirée digne d'être enregistrée dans les annales de la mode, et qui a eu lieu chez M<sup>me</sup> la comtesse d'Elgin, dans son hôtel de la rue de Varennes. La foule des invités était immense... Avant le bal, qui s'est prolongé jusqu'à six heures du matin, il y a eu un concert, où nos premiers artistes se sont fait entendre. Puis, pour donner un démenti à messieurs les démagogues, qui prétendent que les riches volent aux pauvres le pain de leur labeur, une quête pour les malheureux a été faite par lady Jenny Bruce, M<sup>me</sup> Charles Ledru et lady Maberly... Cette quête a produit 8,000 fr.... L'or pleuvait des aumônières comme la rosée bienfaisante. Parlerons-nous du riche ameublement de ces salons splendides? Les bahuts, genre toujours à la mode, parlaient de hauts faits et de victoires, car ils montraient des trophées et des faisceaux d'armes reproduits avec une perfection hors ligne.

<sup>1</sup> Passage des Panoramas. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 11.



Dans la grande salle à manger, les portes et les boiseries étaient en vieux chêne sculpté, et la table était une véritable merveille.

### CAUSERIES.

Chaque jour les journaux annoncent le retour à Paris de quelque illustration politique ou financière, des hommes d'état, des célébrités diplomatiques. Pour nous, nous constatons pour aujourd'hui le retour d'un de nos plus brillants et de nos plus spirituels écrivains. Le *CORSAIRE* nous a donné, sous le titre de *Causeries*, un de ces piquants feuilletons si pleins de cette finesse, de ce goût, de cet atticisme, qui caractérisent l'esprit de M. Fiorentino. En choisissant ainsi LE *CORSAIRE* pour nous annoncer son retour parmi nous, M. Fiorentino a fait preuve d'esprit et de tact, car c'est dans ce journal essentiellement spirituel qu'il s'est acquis cette réputation de critique élégant et judicieux qui lui a fait ouvrir à deux battants les portes du *CONSTITUTIONNEL*. Écoutons-le donc nous raconter son arrivée à Paris :

« Bonjour, messieurs; j'arrive de fort loin, ce qui vous est assez indifférent, je pense; mais ce qui ne l'est pas du tout pour moi, c'est que j'ai une envie démesurée de causer. Depuis le temps que nous ne nous sommes vus, il m'est arrivé de parler souvent, de prêcher quelquefois, de crier beaucoup, mais il ne m'est jamais arrivé de causer. On ne cause qu'à Paris.

» J'ai descendu le Mont-Cenis en traîneau par un temps magnifique. Il n'y avait que vingt pieds de neige et vingt degrés de froid; ce qui n'empêche pas les habitants de ces rochers de casser la croûte du lac, placé sur le sommet de la montagne, et d'y pêcher des truites superbes à la barbe du gouvernement.

» On m'a servi un de ces poissons de contrebande, parfaitement frit, au moment de monter en traîneau.

» Ceux qui ont vu sur le boulevard Montmartre, où l'on voit tout, le véritable traîneau, ne se feront peut-être pas une idée bien précise du traîneau savoyard. C'est une boîte oblongue, hermétiquement fer-

mée, large de trois pieds et haute de six. On vous insinue dans cette boîte, vous, vos effets et votre passeport, on donne un tour de clef à la portière, et on vous lance du haut en bas de la montagne, c'est-à-dire d'une très-petite hauteur de deux mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer !

» Vous glissez rapidement sur la neige sans rien voir ni entendre, mais avec une parfaite tranquillité de conscience, attendu que vous êtes entièrement dans les mains de Dieu. Si Dieu n'a pas besoin de vous dans l'autre monde, après avoir dégringolé trois heures, le traîneau va s'arrêter lui-même dans la cuisine d'un assez mauvais restaurant, qui a la manie de s'appeler *Hôtel de la Poste*. Un garçon vient vous ouvrir et vous demande son pourboire. Si le traîneau n'arrive pas, on récite un *De profundis* pour votre âme, et on élève une croix à la place où vous êtes allé vous briser.

Voilà ce que c'est que descendre le Mont-Cenis en traîneau.

» A partir de Lans-le-Bourg, village situé au pied du Mont-Cenis, vous ne voyez plus qu'un immense océan de neige, enflé çà et là par la hauteur inégale des montagnes, comme si les flots soulevés de cette b'anche mer s'étaient arrêtés tout à coup, frappés par la main de Dieu d'une immobilité éternelle. Rien n'est plus monotone, plus triste et plus lamentable à voir. De temps à autre le funèbre linceul est troué par un clocher noir ou déchiré par quelque toit dégradé, à demi enfoncé sous la glace. C'est ce qu'on appelle des villages. Ce sont quinze ou vingt masures, adossées l'une à l'autre, comme ces galeux du Dante qui grelottent éternellement au bord du Styx. Pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe, pas un grain de terre végétale ! Cependant, comme on aime éperdument une maîtresse ingrate et cruelle, ainsi les habitants de ces glaciers déserts sont attachés d'un invincible amour à ce sol qui les repousse. Comment font-ils pour vivre, direz-vous ? Hélas ! ils sont bien forcés d'aller montrer leurs marmottes en France ou de se faire tuer dans les plaines de la Lombardie. Mais l'image du rocher natal les poursuit sans cesse, et quand ils n'ont pas eu l'honneur de mourir pour leur patrie, ils reviennent l'œil en



pleurs, le cœur palpitant, le genou ployé, baiser cet éclat de pierre qui les a vus naître et qu'ils appellent leur pays!

» Quant à moi, je n'ai point vu trace d'habitants tout le long de la route. Il est vrai que de cette saison on ne pourrait guère rencontrer que des loups. Mais les loups mêmes étaient absents par congé. On m'a parlé d'un vieil ours, fort connu dans le voisinage, et qu'on voyait rôder depuis un temps immémorial aux environs de Saint-Jean de Maurienne. Mais l'année dernière il a émigré. Il paraît qu'il n'aimait pas le régime constitutionnel. C'est un ours réactionnaire.

» Ce régime constitutionnel a effarouché bien des gens en Piémont, ce dont j'ai eu la preuve à l'ouverture du *Teatro-Regio*, le lendemain de Noël. Autrefois, le roi louait tout le théâtre pour son compte, et faisait aux principales dames de la cour la grâce de leur offrir une loge. Ces dames y allaient en grande toilette, ce qui était un assez beau spectacle. Quelques-unes louaient même leur loge, et s'en faisaient un petit revenu. Cette année, avec tous les autres droits, la bourgeoisie a conquis celui de payer sa place au spectacle, et elle a pris bruyamment possession des premières et secondes loges, qui lui avaient été longtemps interdites. L'aristocratie a boudé, et s'est abonnée par dépit à la Comédie-Française. Le corps diplomatique, qui tient à rester absolument neutre dans les affaires d'Italie, a pris des loges dans les deux théâtres.

» Aussi, le soir de l'ouverture, on remarquait aux avant-scènes sir Abercromby, ministre d'Angleterre, dont la maison hospitalière est un modèle de bon goût, de confort et de savoir-vivre; M. de Bois-le-Comte, ministre de France, qui en peu de temps s'est fait aimer de tout le monde, comme s'il avait toujours vécu à Turin; M. de Reiset, son premier secrétaire de légation, qui portait à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur si vaillamment gagné; M<sup>me</sup> la princesse de Ligne, qui n'a fait qu'une apparition éclatante; M. Bertrand de Lys, le nouveau ministre d'Espagne; M. le ministre du Brésil et M<sup>me</sup> Moraës, personne d'un excellent cœur et d'une distinction accomplie; M. le mi-

nistre du Portugal, dont l'esprit acéré est tempéré par un tact exquis, et toute cette jeune pléiade de secrétaires et d'attachés qui essayent de s'amuser comme ils peuvent dans cette Chartreuse de Turin, où, à chaque instant, on semble vous répéter à l'oreille : Frère, il faut mourir!

» On jouait *Attila*, fléau de Verdi. De Bassini est décidément le premier baryton de l'Italie. M<sup>me</sup> Cazzaniga est une assez jolie personne, un peu maigre et qui chante bien. Anconi, la basse-taille que nous avons applaudie à l'Opéra de Paris, faisait un magnifique Attila. Ivanoff est un peu fatigué, mais il a toujours les bonnes traditions de l'école de Rubini, et lorsqu'il parvient à s'échauffer, il soulève d'unanimes applaudissements. Somme toute, la troupe de chant a satisfait tout le monde. Mais que vous dirai-je du ballet? Figurez-vous une pantomime en cinq actes et en quatre heures, où de jeunes gaillards qui feraient d'excellents grenadiers, et de jeunes femmes, qui feraient d'assez passables... grisettes, ont la prétention de vous expliquer par gestes une histoire que vous auriez de la peine à comprendre si on vous la racontait en dix volumes. En vérité, sous le régime constitutionnel, la pantomime devrait être défendue.

» M<sup>me</sup> Fabri-Bertin, l'excellente danseuse que vous connaissez, est venue gracieusement en aide au chorégraphe. Elle était mise avec une élégance toute parisienne, et a dansé, le premier jour, un pas d'une grande difficulté dont elle s'est tirée à merveille. A ce premier pas, le lendemain, elle en a dû ajouter un second de caractère, voici pourquoi : L'auteur du ballet, naïf comme on ne l'est plus, même dans la vallée d'Aoste, pour faire prendre patience au public pendant un changement de décor, avait chargé dix cosaques de se livrer à une évolution perpétuelle, en entrant d'un côté et en sortant de l'autre, jusqu'à ce que le décor fût en place.

» Malheureusement, le chef de ces dix comparses, qui avait le nez de son emploi et une énorme balafre à la figure, était parfaitement reconnaissable. Si bien qu'au second tour de cosaques, le public a vu le joint et s'est mis à huer, à pleins poumons, cette petite armée de dix hommes qui es-



sayait en vain, en emboitant le pas, de dissimuler la solution de continuité entre son avant-garde et son arrière-garde. Les sifflets ont fait place aux cris, et les cris auraient amené sans doute un déplacement de banquettes extrêmement désagréable aux cosaques en question, si M<sup>me</sup> Fabri n'avait dansé une Varsovienne quelconque, qui a mis tout le monde d'accord.

» En arrivant de Turin à Lyon, du *Teatro-Regio* au *Grand-Théâtre*, on tombe de Charybde en Scylla, au moins quant au ballet. »

### THÉÂTRES.

C'est décidément lundi prochain que l'Opéra donnera le *Violon du Diable*, ballet fantastique en deux actes et six tableaux, dont nous avons annoncé les études sous le titre de *Tartini ou les Fleurs animées*. On annonce un véritable triomphe pour la Cerrito et Saint-Léon.

M<sup>me</sup> de La Grange ne reparaitra plus sur la scène avant la fin de sa grossesse. Il est fâcheux pour la cantatrice que sa position intéressante vienne interrompre ses brillants débuts.

L'engagement du ténor Masset est définitivement signé.

Il est question d'une *Médée*, d'après Euripide et Sénèque, destinée au Théâtre-Français, et par conséquent à M<sup>lle</sup> Rachel. On sait que Corneille a traité ce sujet, mais cette œuvre n'a pu tenir à la scène. La *Médée* de Longepierre a été longtemps jouée au Théâtre-Français; mais le style en est barbare et suranné, et elle est définitivement exclue du répertoire. La nouvelle *Médée* sera-t-elle digne d'Euripide et de notre première scène? Avant de décider la question, attendons que l'auteur ait ter-

miné son œuvre, qui est déjà l'objet de grands éloges.

Les Italiens ont fait leur réouverture par la *Cenerentola*. Le chef-d'œuvre de Rossini a été magnifiquement exécuté par Lablache, Ronconi, et M<sup>lle</sup> Alboni. — La salle était brillante, non pas qu'elle eût retrouvé tout à fait ce beau public d'il y a un an, mais il y avait foule, et les toilettes ne manquaient pas. — Cette solennité est d'heureux augure pour la saison qui s'ouvre.

On va reprendre, à l'Opéra-Comique, la *Fête au Village voisin*, l'une des plus délicieuses partitions de Boïeldieu.

D'importants travaux occupent en ce moment le Théâtre-Historique. Un drame de M. Alexandre Dumas, la *Jeunesse des Mousquetaires*, et un drame en cinq actes, de M. de Balzac, sont en ce moment à l'étude.

M. Scribe a lu aux artistes du Gymnase la *Jeune Malade*, comédie en deux actes.

Parmi les nouveautés qui sont à l'étude aux Variétés, nous citerons la *Paix du Ménage*, en un acte, de M. de Saint-Yves, et *Madame Larifa*, en un acte, de MM. Labiche et Choler. Cette dernière pièce, que l'on dit très-amusante, sera interprétée par Pérey, Hoffmann et M<sup>me</sup> Bressant.

Nous verrons bientôt une comédie en deux actes de M. Rozier, pour Lafont.

A ce Numéro est jointe la planche 2407.

**EAU** du D<sup>r</sup> BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.